

Circulez, il n'y a rien à lire



Jean-Baptiste-Siméon Chardin, *Le pot d'abricots*, 1758

François Nebout

« Ces critiques ne savent distinguer et apprécier ni les diamans ni l'or en barre. Ils ne connoissent en littérature que ce qui a du cours, que les monnoyes. Ils sont marchands. Leur critique a des balances, un trébuchet ; mais elle n'a ni creuset ni pierre de touche . »

Joubert, *Carnets*, 2 novembre 1805.

La bibliographie heideggérienne s'est donc récemment « enrichie » d'un ouvrage de 529 pages dont le but est de prouver qu'il n'y a pas de pensée de Heidegger, celui-ci n'étant qu'un idéologue nazi déguisé en philosophe. Toute interprétation reposant nécessairement sur une méthode de lecture déterminée, il peut être instructif de dégager les caractéristiques principales de celle de l'auteur de « *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie* ». Quant au lecteur de Faye, sa méthode sera d'avoir sous la main, autant que faire se peut, les ouvrages de Heidegger utilisés par son accusateur et de garder son calme.

J'ai cru pouvoir repérer trois traits spécifiques dans la manière dont Emmanuel Faye pratique la lecture : l'atomisation, la transformation de contiguïtés en identités, l'alibi d'inintelligibilité.

A. L'atomisation de la lecture

Baudelaire revendiquait comme un droit de l'auteur l'obligation pour le lecteur de reconnaître que *Les Fleurs du Mal* avaient un commencement et une fin¹. Ce qui appartient le moins au lecteur, dans une œuvre, c'est bien son architecture interne : c'est elle qui fait de l'œuvre proprement une *œuvre*, et, quand le regard devenu myope prélève un fragment pour en faire un objet ayant en lui-même sens, il peut l'interpréter comme il veut - il se l'approprie. Exemple trivial : Bergson ayant malencontreusement admis dans le *Rire*² que le visage d'un « nègre » fait rire, il serait trop facile d'en conclure à un racisme que son œuvre dément. La vraie lecture commence quand le lecteur, soucieux seulement de se laisser instruire par le texte, renonce à toute position de surplomb par rapport à lui, voire à l'indiscrétion d'un face à face. Emmanuel Faye ne sait rien de ces précautions : au moins dans sa lecture de Heidegger, il entre par effraction dans les livres, et ramasse au petit bonheur ce qui l'intéresse, et ce qui l'intéresse, ce sont des énoncés atomisés. L'aperçu de *Sein und Zeit* qu'on trouve aux pages 29 à 33 de son *Heidegger...* est celui d'un prédateur : la question de l'être, la phénoménologie, le Dasein, l'analytique existentielle, la question du monde, le souci, l'ipséité sont comme s'ils n'existaient pas, la « lecture » de Faye consistant à pointer les seuls éléments qui le concernent, c'est-à-dire les endroits où Heidegger rompt avec Descartes, donc avec le cogito, identifié d'ailleurs sans autre forme de procès à l'« individu » et au « moi humain », puis à assigner d'autorité un *centre* à l'ouvrage³.

¹ Lettre à Alfred de Vigny du 16 (?) décembre 1861, *Correspondance*, II, page 196.

² In *Œuvres complètes*, Paris, p.406.

³ Par quel décret des puissances célestes Emmanuel Faye est-il autorisé à voir dans le § 74 de *Sein und Zeit* le cœur de l'ouvrage, nul ne le sait. Une autre question serait de se demander s'il y a du sens à chercher le « centre » d'un livre – aussi bien d'ailleurs *Sein und Zeit* que *La Recherche du temps perdu* - comme si ce dernier était un paysage dont on puisse prendre une vue aérienne ou une figure géométrique qu'on a *sous* les yeux. Le lecteur est *dans* l'ouvrage, non *au-dessus* de lui. « Le centre, comme centre, est toujours sauf » (Maurice Blanchot). Lire devient un problème (« ...was « lesen » heisst », *Grundbegriffe*, p. 14) quand on cesse d'oublier que l'auteur lui-même n'est pas maître de ce « qu'il a de plus propre » et que « le mot dicible reçoit sa détermination à partir de l'indicible » (*Nietzsche*, 2, t.f. p. 394). C'est paradoxalement dans les œuvres grandes entre les grandes que l'essentiel est *présent* sans jamais être *énoncé*, et dans les tracts, professions de foi, traités sans importance, en bref dans le tout venant de la production éditoriale, que l'auteur est tout entier dans tout ce qu'il dit. Les mauvais lecteurs en général, et ceux de Heidegger en particulier, sont face à l'auteur

Si le geste final de Faye est de demander que les livres de Heidegger soient interdits dans les bibliothèques universitaires, son geste inaugural est de refuser de reconnaître que sa victime ait donné quelque chose *à lire*.

La « lecture » de l'*Introduction à la Métaphysique*, aux pages 400 à 407 du livre de Faye offre un témoignage magistral de ce vandalisme herméneutique.

Voici comme il s'y prend.

On sait que les deux cents pages de l'*Einführung in die Metaphysik* sont consacrées à présenter la métaphysique à partir de la question de l'Être. Faye commence par disqualifier l'objet de l'ouvrage dans sa totalité par un argument d'autorité : « Celle-ci [= la question de l'Être] est entendue en un sens qui ne relève plus, de près ou de loin, de la vraie philosophie, laquelle concerne tout être humain et ne saurait donc être confisquée au profit d'un peuple ou d'une « race » » (p. 403). On est un peu secoué par le dogmatisme vraiment peu commun de cet appel à « la vraie philosophie » dont M. Faye est apparemment l'heureux dépositaire, mais pas au point de perdre son sang-froid : Heidegger n'a jamais dit que la question de l'Être ne concerne pas l'homme en général⁴, il écrit, dans le passage que cite Faye (p. 404), qu'il *met en relation*⁵ la « question de l'Être » avec « le destin de l'Europe » - et, sauf à être fou, on ne *met pas en relation* des choses identiques⁶.

Une fois l'auteur congédié et l'ouvrage quasiment vidé de son contenu, notre critique, délié de l'obligation de *lire*, peut batifoler à son aise dans le texte : il n'en retient, ce qui constitue une belle prouesse que *trois énoncés* :

comme Thrasymaque devant Socrate, exigeant de ce dernier dans une étonnante formule (*lege o ti an legês* – « dis ce que tu dis qu'est [la justice] - *République*, 336 d 2-3) qu'il circoncrive et enferme dans une parole le tout de sa pensée, sous peine d'être disqualifié.

⁴Quand Heidegger écrit des phrases comme celle-ci : « Le traité de l'*Être et temps* entreprend, sur le fondement de la question concernant non plus la vérité de l'étant mais la vérité de l'Être, de déterminer l'essence de l'homme à partir de son rapport à l'être et rien qu'à partir de ce rapport, laquelle essence de l'homme dans ce traité est définie en un sens rigoureusement délimité en tant que *être-là* » (Nietzsche, 2, page 155, trad. Klossowski), il est clair que c'est de l'homme en général qu'il parle.

⁵*Zusammenhang*.

⁶ Paul Valéry n'est pas davantage coupable de « confiscation » lorsque, dans *La crise de l'esprit*, il envisage l'état du monde à partir de la « question capitale » de l'avenir de l'Europe (*Œuvres*, tome 1, p. 995).

a.« Un Etat – il est. En quoi consiste son être ? En ceci que la police d'État arrête un suspect, ou en ce que à la Chancellerie, il y a tant et tant de machines à écrire en action, qui prennent ce que leur dictent des secrétaires d'État ? Ou bien *est*-il dans l'entretien du Führer avec le ministre anglais des Affaires étrangères ? » (t.f., page 46).

b. Le passage déjà mentionné sur la mise en relation de la question de l'être avec le destin de l'Europe. (p. 53)

c. Et évidemment, la célèbre phrase, que Heidegger n'a pas retirée lors de la publication du cours en 1953, sur « la vérité interne » et « la grandeur » du national-socialisme (p.202).

Ainsi formaté, le cours de 1935 n'est plus qu'un tract nazi. Autant décréter que la question cartésienne de la méthode est futile et ne retenir du *Discours* que la présence de Descartes à l'armée. Après tout, à chacun ses plaisirs.

Isolée, la *première* citation est destinée à faire passer un petit frisson et à illustrer l'idée que la question de l'Être n'est qu'un voile pudique ne cachant qu'aux yeux des ingénus, mais pas à ceux d'Emanuel Faye, la soumission à Hitler. Las ! Elle ne constitue en réalité que le *septième* de huit exemples (la craie, la motocyclette, le coq de bruyère, l'orage, la montagne, le portail d'une église romane, l'État et un tableau de Van Gogh) donnés par Heidegger pour mettre ses auditeurs devant l'aporie du mot « être » : de ces huit choses, nous disons qu'elles *sont*, mais nous ne saurions dire *où* est leur être. Il n'y a au reste rien que de banal à se demander, à propos de l'Etat où est son être propre en montrant qu'il ne se réduit justement pas à ses manifestations : mille professeurs le font chaque année.

La *seconde* référence voudrait nous faire croire qu'en renonçant au terme « ontologie », Heidegger déserte la « vraie » philosophie au profit de l'histoire (de l'Allemagne, telle que conduite à l'apothéose par Hitler, bien entendu) (Faye, page 403) : faute de se demander ce que signifie *geschichtlich* chez Heidegger (il aurait fallu lire *Sein und Zeit*, mais il y a tant d'autres choses à faire dans la vie !), on ne comprend pas que c'est au contraire l'histoire qui est pensée dans l'horizon de l'être,

ce qui est dit d'ailleurs en toutes lettres : « replacer le Dasein historial (et non : l'existence historique , comme traduit Faye pour susciter le contresens) de l'homme (...) dans la puissance de l'être » (t.f. p.53). Le raisonnement de Heidegger est le suivant : la question de la métaphysique (pourquoi donc y a-t-il l'étant et pas rien ?) s'entend plus originellement à partir de la question de l'Être et c'est ce rapport à l'Être qui gouverne, sans qu'il le sache les rapports de l'homme à l'étant : « Que diriez-vous si les choses étaient telles que l'homme [en général !], que les peuples [tous les peuples !] dans leurs plus grandes affaires et machinations, aient bien une relation à l'étant et cependant, soient tombés depuis longtemps hors de l'Être sans le savoir et que cela même soit la raison la plus intérieure et la plus puissante de leur décadence ? » (p. 48).

Reste enfin le *troisième* énoncé, - un vrai régal. Avec les libertés qu'il a prises avec le livre, Faye a les coudées franches pour le réécrire sans état d'âme : « Le cours de 1935 sur l'*Introduction à la métaphysique* est tout entier conçu pour conduire l'auditeur jusqu'à l' éloge final »(p. 401)⁷. À quoi il faut répondre que l'ouvrage ne perdrait rien de sa substance en perdant cet éloge, qui est d'abord une récusation très nette et plutôt méprisante de toute l'idéologie publique du nazisme (« ce qui est mis sur le marché comme philosophie du national-socialisme ») et qui n'est pas sans équivoque, car enfin, que peut bien être le national-socialisme *interne* ?

Maintenant, il est vrai que cette phrase est gênante, et il serait malhonnête de faire comme si on ne l'avait pas lue. En réfutant Faye, on ne veut pas nier que Heidegger ait effectivement adhéré au national-socialisme. Mais que nous commande la raison devant cette énorme difficulté, sinon de l'affronter en tant que telle – Heidegger est un grand penseur ET il s'est (un moment) compromis avec le nazisme - au lieu de la fuir en s'abritant derrière des formules univoques donc rassurantes (au choix : Heidegger est un grand penseur, DONC il ne peut avoir commis d'erreur

⁷ Heidegger ne dit rien de tel dans la phrase que cite Faye à la note 12 pour justifier sa reconstruction de l'ouvrage.

politique ; Heidegger a commis une grosse erreur politique, DONC ce n'est pas un penseur du tout) ?

B. Faire de l'identité avec de la contiguïté

Il s'agit d'un procédé très simple : on prend un élément (texte, énoncé...), on met à côté un second élément, et de leur juxtaposition on conclut à leur identité.

En voici d'abord deux « beaux » exemples. Emmanuel Faye choisit un passage du cours sur le *Rhin* de Hölderlin dans lequel Heidegger relève⁸ quatre substantifs (*urgence, élevage, naissance, rai de lumière*), puis fait ce qu'il arrive très banalement à tous les professeurs de faire : un schéma dans lequel les quatre mots sont disposés en carré, chacun étant relié aux autres par des flèches médianes, latérales et diagonales. Par *ailleurs*, il existe, de sinistre mémoire, quelque chose qui s'appelle la croix gammée, et la superposition de la croix sinistrogyre et de la croix destrogyre produit quelque chose de carré ; l'affaire est entendue pour Faye : « le schéma de Heidegger est très exactement (*sic*) celui de la *Kruckenkreuz* », c'est-à-dire la synthèse des deux croix. Que cette « identité » extraordinaire n'existe que dans l'esprit du dénonciateur, Faye le reconnaît implicitement : « le tracé choisi , comme les mots retenus et leur commentaire, LAISSENT PENSER (!) que Heidegger se fait l'interprète ésotérique de la gestation et du sens occulte de la croix gammée » (p. 180). Le lecteur qui arrive à cette page 180, pourtant durement éprouvé par les 179 qui précèdent, déjà bien douloureuses pour un esprit rationnel, se demande ce qu'il faut le plus admirer, de la désinvolture de l'auteur, qui ne se sera intéressé *qu'à ça* dans le commentaire du poème, ou de l'aplomb avec lequel il aura pris une analogie pour une identité.

Faye récidive aux pages 386-389. Il s'agit cette fois de la célèbre méditation sur le temple grec⁹ qu'on trouve dans la conférence *De l'origine de l'œuvre d'art*.

⁸ Contrairement à ce que prétend Faye, page 179, il ne les *choisit* pas : ceux-ci s'enchainent dans le texte du poète.

⁹ Faye s'appuie, non sur le texte qu'on trouve dans les *Holzwege*, mais sur une version antérieure, celle de la conférence prononcée le 13 novembre 1935 à Fribourg, dont il existe une traduction, par les soins d'Emmanuel Martineau (revue *Conférence*, 4, printemps 1997, pages 411-441).

Premier temps : le temple est « le milieu enraciné et étendu dans lequel et à partir duquel un peuple fonde son séjour historique » (Heidegger), seul élément retenu par Faye de la conférence.

Deuxième temps : *à la même époque* (1935-1936, contiguïté temporelle), il y avait, comme chacun sait, des rassemblements nazis à Nuremberg.

Troisième temps et conclusion : en parlant du temple, Heidegger « célèbre le congrès de Nuremberg de 1935 »(page 388). Il faut avoir le livre dans les mains pour se convaincre que cette identification insensée, qu'on n'accepterait pas d'un candidat au baccalauréat , a été réellement faite par un universitaire dans un livre qui a été imprimé en 2005, édité chez Albin Michel, qu'on peut se procurer au prix de 29€, et qu'on ne rêve pas.

On ne rêve pas.

D'ailleurs, Faye a une preuve : les « colonnades et les vasques » qui donnaient au *Zeppelinfeld* « une allure de temple grec » (*sic*).

L' « argument » est le suivant : « en novembre 1935, le fait de se référer au temple comme « milieu enraciné et étendu, dans lequel et à partir duquel un peuple fonde son séjour historique », et cela dans une conférence où il est explicitement question du peuple allemand, EVOQUE NECESSAIREMENT, AUX AUDITEURS DE L'EPOQUE, le congrès qui s'est tenu, deux mois plus tôt, à Nuremberg » (p. 387-388). À supposer par hypothèse qu'une telle association d'idées ait pu être vraisemblable (je parierais plutôt qu'il fallut attendre Emmanuel Faye pour envisager la possibilité d'un tel rapprochement), en quoi peut-elle constituer un principe de lecture sérieux ?

À la vérité, Faye forge de toutes pièces une ressemblance, puis prend cette *ressemblance* pour une *identité*, - ce qui est la définition platonicienne du *rêve*¹⁰. Faye rêve : il prend l'*autre* pour le *même*.

La méthode de lecture d'Emmanuel Faye est d'ailleurs très simple – tout est simple chez ce commentateur qui vit dans un univers intellectuel où les difficultés n'existent pas -, et il l'expose *simplement* et même *ingénûment*: « Cette évidence [car son explication de la conférence de Heidegger est bien sûr une *évidence*] n'a jamais été perçue, car, jusqu'à présent, on a trop peu tenu compte des *corrélations*, toujours précises, entre les textes de Heidegger et la situation historique et politique correspondante, qu'il commente ou célèbre à sa façon » (p. 389, les italiques sont de moi). Lire un philosophe, c'est donc mettre en *corrélation* (contiguïté) ce qu'il écrit et le contexte politique, et tirer de cette corrélation sa véritable intention. Cela permet de pratiquer une herméneutique à la hussarde, dont la rusticité (mais quoi ! pourquoi s'embarrasser des subtilités d'un Schleiermacher ou d'un Gadamer ?) est avantageusement compensée par l'efficacité : *on peut lire très vite, et même très très vite*. Le prix à payer, c'est évidemment qu'on doit préalablement tuer l'œuvre avant de la lire : œuvre il y a quand le sens dont elle est riche continue à être présent une fois disparues les circonstances dans lesquelles elle a été écrite. À la différence du document qu'on peut dissoudre sans difficulté dans le milieu qui l'a vu apparaître, le sens de l'œuvre n'est nulle part ailleurs qu'en elle-même. Faye prend les livres de Heidegger pour de simples documents : c'est pourquoi il ne les lit pas.

Mais revenons à l'*œuvre d'art*. Passons sur les différences trop visibles qui rendent proprement hallucinatoire l'assimilation faite par Faye : un temple ne ressemble pas à un stade, les hommes demeurent *autour* du temple alors qu'ils *rentrent* dans le stade. N'insistons pas sur la présence du Dieu dans le temple et son absence aux réunions terriblement humaines de Nuremberg, - cette seule différence suffirait à invalider le moindre rapprochement, et allons à l'essentiel : tous ceux qui ont lu les *Holzwege* ont au moins retenu que le temple *est* dans la mesure où il *ouvre un monde*,

¹⁰ *République*, 476 c 5-7.

c'est-à-dire l' « inobjectif » qui n'est pas sous nos yeux, ni à notre disposition, mais « dans » lequel nous sommes et auquel nous sommes « sujets »¹¹. Une telle *ouverture*, qui n'est d'ailleurs pas sans péril, est le contraire même du principe *identitaire* du totalitarisme – donc du nazisme - qui, en déifiant la communauté sociale (serrons-nous pour être au chaud ensemble), la *ferme* au monde, et à la nature¹².

Ne quittons pas la conférence de 1935 sans nous souvenir que la version prononcée l'année suivante et seule retenue pour les *Holzwege*, contient une longue méditation sur un tableau de Van Gogh, peintre, me semble-t-il, totalement étranger à l'esthétique nazie et qui tomberait plutôt sous le coup de la mise en demeure adressée aux artistes par Hitler : « la réalité, on sait ce que c'est ».

En vérité, l'érection de contiguïtés en identités, dont je viens de donner deux exemples, tient lieu de logique à Emmanuel Faye et est présente dans tout le livre. En voici quelques illustrations rapides : aux pages 62, 63 et 65 de son ouvrage Faye cite trois lettres très sévères, disons méprisantes, de Heidegger au sujet de trois professeurs dont les noms sont : Mack, Heinemann et Hönigswald auxquels il reproche en gros leur inanité philosophique . OR, ces trois hommes étaient juifs. DONC, les lettres sont antisémites¹³.

Page 32 : Le mot « *elementare* » revient à plusieurs reprises dans *Sein und Zeit*. OR on retrouve le même mot sous la plume de Baeumler. DONC, il y a du racisme dans l'ouvrage de 1927.

Page 112 : Heidegger écrit en 1933, dans un texte en faveur du national-socialisme, qu'il faut se battre « comme une race dure » . OR, Un nazi, Fortsthoff, a

¹¹ Trad. citée, page 419-420.

¹² Voir les références intéressantes que donne Rémi Brague dans *La sagesse du monde*, 1999, pages 253-254.

¹³ Mais quand il s'agit d'une lettre où Heidegger défend deux professeurs juifs étrangers, Faye parle de « stratégie », ce qui est un procédé parfaitement nauséabond.

opposé la « race dure » à la « juiverie internationale ». DONC, Heidegger pensait à cette « juiverie ».

Page 128 : Heidegger écrit que « la structure de l'existence *völkisch* qui se forme dans le travail et *comme* travail¹⁴, est l'*Etat* ». OR, Hitler a écrit dans *Mein Kampf* que le travail créateur est antisémite. DONC, Heidegger a fait publiquement profession de foi antisémite.

Page 184 . Heidegger insiste sur le mot *Geburt* (naissance) – pour la simple raison qu'il commente un poème de Hölderlin où ce mot est central. OR, Rosenberg revient « constamment » sur le thème de la renaissance (*Wiedergeburt*). DONC, Rosenberg et Heidegger partagent la même idéologie.

Bref : X dit a. Or Y dit b. Donc, X dit b.

Ou encore : X dit a. Or Y dit b. Donc, a=b.

Faye ne cache d'ailleurs nullement le caractère systématiquement indirect de son approche de Heidegger : « Nous avons étudié les écrits de personnalités jusqu'à laissées dans l'ombre telles que Erich Rothacker, Rudolph Stadelmann, Erik Wolf et Oskar Becker. Par les relations parfois extrêmement *proches* que leurs auteurs ont entretenues avec Heidegger, ces textes apportent des *éclaircissements* décisifs sur la dimension raciale qui se trouve au fondement des conceptions de ce dernier. En effet, lorsqu'on observe tout ce qui rattache entre eux, dès les années 1920, et sur fond de doctrine raciale articulée autour du concept de « monde environnant » (*Umwelt*) des auteurs comme Heidegger, Rothacker, Becker et Clauss, on *comprend* que l'œuvre de Heidegger ne correspond nullement à une « philosophie » qui se serait formée avant de rencontrer sur sa route le nazisme, mais bien à une doctrine qui, dès ces années 1920, se fonde sur une conception de l'« existence historique » et du « monde environnant »

¹⁴ À propos de travail, que Faye, avant d'écrire des bêtises, n'a-t-il lu les paragraphes 6 et 7 des *Concepts fondamentaux*, qui datent de 1941, où la figure du travailleur et celle du soldat est située à sa vraie place, qui n'est pas celle de l'être ! « Mais est-ce que (...) les « travailleurs » et les « soldats » savent pour autant l'être de l'étant ? Non. » (GA 51, t.f. Page 59).

qui *s'apparente* à la doctrine raciale du national-socialisme, telle qu'elle essaime alors dans la vie intellectuelle, sous des formes en partie transposées et masquées. » (p.15, les italiques sont de moi¹⁵). Lignes étonnantes, en vérité – on notera au passage qu'elles nazifient par contamination Merleau-Ponty *via* la notion d'Umwelt - : pour *éclaircir et comprendre les fondements* de la pensée de Heidegger, ce ne sont pas ses livres qu'il faut lire, c'est ceux des intellectuels qui l'auront « entouré » (encore la contiguïté). Lignes drôles : elles contiennent l'aveu que Faye n'a pas pu prouver le nazisme profond de Heidegger dans ses œuvres puisqu'il lui a fallu les chercher *ailleurs*¹⁶. Lignes étourdies : à supposer une seconde que les rapprochements faits par Faye soient justes, ils prouveraient tout au plus que l'homme Heidegger a pu être influencé par son environnement, mais ce serait affaire de mentalité, *ce ne serait pas affaire de pensée*. La pensée d'un auteur se trouve dans ce qu'il a écrit et nulle part ailleurs. Lignes inquiétantes enfin, en ce qu'elles autorisent une lecture inquisitoriale des philosophes (« qui fréquentaient-ils? »), et c'est bien la première fois que je trouve, dans un livre qui prétend être un livre de philosophie, des propos de commissaire de police, - c'est au sujet de Jean Beaufret : « il s'est rendu à Berlin en 1932-1933 pour un séjour d'au moins sept mois et y a rédigé un mémoire demeuré inédit sur « L'État chez Fichte ». A-t-il pris contact, au cours de ses recherches, avec des membres de la « Société Fichte » ? *C'est une question qui mériterait d'être élucidée* »(page 501, les italiques sont de moi).

¹⁵ Voir aussi l'ahurissante proposition de la page 53 : « l'essentiel nous SEMBLE (*sic*) acquis à savoir qu'il ne sera désormais plus guère possible d'étudier les notions d'historicité et de tenue chez Heidegger sans évoquer les développements correspondants de Rothacker, ou d'analyser les notions de « monde ambiant » et d' « être en commun » dans *Etre et temps* sans tenir compte des ouvrages de Clauss. » De même farine : « une certaine connaissance des écrits de Ludwig Clauss, d'Oskar Becker, et même d'Alfred Rosenberg , n'est donc pas inutile pour mieux réaliser (*sic*) ce qui est véritablement en jeu chez Heidegger, à travers les notions d'âme et d'essence. Sans doute faudrait-il aller plus loin et procéder à des confrontations en profondeur entre les textes canoniques de ces différents doctrinaires du nazisme. Car ce n'est pas dans Kant ou dans Hegel que l'on trouvera la clef pour comprendre l'enjeu des commentaires heideggériens de Hölderlin, mais bien dans la comparaison avec les autres mythologues du nazisme. » (page 185). L'auteur de ces lignes a-t-il seulement conscience du caractère circulaire de son raisonnement ?

¹⁶ Cf. les propos savoureux de la page 58 : « À l'époque de son enseignement à Marbourg, Heidegger n'affiche pas ouvertement une position antisémite ».

C. L'alibi de l'inintelligibilité

Aussi habile qu'on soit à éviter de se confronter aux écrits de Heidegger lui-même, arrive tout de même un moment où on doit, *volens nolens*, s'y frotter. Je laisserai de côté l'emploi vraiment peu ordinaire que fait Emmanuel Faye de formules prélevées n'importe comment (la « motorisation de la Wermacht »...) parce qu'il a déjà été très bien dénoncé, je m'intéresserai aux rares occasions où notre censeur, reprenant un instant haleine au milieu de son réquisitoire, condescend à s'arrêter un instant sur quelque chose d'un peu plus général. Le mot « arrêter » est trop fort, précisément, Faye est un homme qui ne s'*arrête* pas et qui toujours avance; à peine a-t-il distingué une *idée*, une *analyse* qu'il recule sous l'effet de l'offense : ainsi, page 432, et sans l'ombre d'une discussion, traite-t-il avec hauteur Heidegger pour avoir interprété Descartes « dans la sphère de la question concernant l'*ens qua ens* » et pour avoir esquissé un parallèle entre ce dernier et Luther¹⁷. Personne ne saura jamais pourquoi il est interdit d'inscrire Descartes dans l'histoire de la métaphysique ni pourquoi il est inopportun de se pencher sur le rôle de la *certitude* au début des temps modernes. Il y a apparemment des idées *impertinentes*, des idées qui ne sont pas *convenables*, parce qu'incorrectes au regard de la « vraie philosophie » (page 403) qui a pour « vocation de servir l'évolution de l'homme » (page 516). Lire est chez Faye un acte passionnel ; l'indignation y remplace l'attention ; la censure tient lieu de réfutation. La prude qui referme un livre libertin, le théologien qui se braque devant l'hétérodoxie ne font pas autrement.

Cette désinvolture a parfois des effets presque comiques. Faye cite un cours inédit (p. 385) dans lequel Heidegger, pour déterminer la nature du politique, oppose la *polis* grecque à l'*état* moderne, cite un vers de l'*Odyssée* (« ce qu'est la *polis*, nous

¹⁷Je n'appelle pas discussion le paragraphe suivant, page 433 : Faye reproche à Heidegger d'avoir attribué à Descartes une confusion entre foi et raison. Or Heidegger n'a rien fait de tel, il a ébauché un parallèle entre le désir de certitude chez Descartes et chez Luther, désir qui s'incarne dans la conduite de la raison chez celui-là et dans le recours à la foi chez celui-ci.

l'apprenons déjà d'Homère »), puis situe la cité comme *le centre* – le temple et le marché – du Dasein historique d'un peuple. La distinction *polis*/état est manifestement arbitraire et dénuée d'intérêt aux yeux de Faye (« la question de la définition du politique devrait, selon lui, laisser place à la question de la signification de la *polis* », p.385) qui ne veut y voir (p.386) que l'obsession de Heidegger de privilégier les mots grecs (*polis*) aux dépens des mots latins (*statum*). Mais qui est ici l'obsédé ? Ce qui serait à la vérité surprenant, ce serait précisément de ne *pas* distinguer l'idée moderne d'état, fondée sur la souveraineté, de l'idée de *polis*, fondée sur l'idée de bien commun¹⁸. Mais passons. Faye, qui ne songe qu'à montrer que Heidegger nage dans l'irrationnel, lui fait grief de citer un poète pour éclairer la nature de la cité au lieu de s'appuyer sur Platon ou Aristote : il oublie que Platon est tout à fait capable de faire la même chose¹⁹. Et ce n'est pas fini ! En mettant le temple au centre de la cité (en fait, Heidegger parle du temple *et* du marché), l'auteur de *Sein und Zeit* est coupable de renoncer à une conception « philosophique » de la cité au profit de la « mythologie ». Pour la troisième fois en une page, ce qui n'est pas si mal, Faye se ridiculise : l'impossibilité de penser la cité sans les dieux, loin d'être une bizarrerie heideggéro-nazie, est un fait reconnu, établi en particulier dans ce classique de l'histoire ancienne qu'est la *Cité antique* de Fustel de Coulanges²⁰. Il sera amusant d'ajouter que le vers de l'*Odyssée* en question (VI, 9) décrit la fondation de la cité des Phéaciens,

¹⁸ Porter attention à la spécificité de la *polis* en vue de mieux saisir l'essence du politique est la tâche que se sera donnée, comme chacun sait, Hannah Arendt, Hannah Arendt dont apparemment Emmanuel Faye a décrété, pour plus de commodité, qu'elle n'existait pas. Sur la distinction Etat/cité, voir également Leo Strauss, *The city and man*, 1977, pages 30-32.

¹⁹ Par exemple, *Lois*, III, 680 b, 681 e – 682 a. L'idée que la politique puisse avoir à apprendre quelque chose de la poésie ne nous est certes pas habituelle : est-ce un motif pour la dédaigner ? Voir, même si ce n'est pas du tout dans une perspective heideggérienne, le beau livre d'Eve Adler, *Vergil's Empire, Political thought in the Aeneid*, Lanham, 2003, et, pourquoi pas ? les méditations de Marc Fumaroli sur La Fontaine et Chateaubriand.

²⁰ « ...la cité *était* la réunion de ceux qui avaient les mêmes dieux protecteurs et qui accompagnaient l'acte religieux au même autel » (III, 6, les italiques sont de moi). Les erreurs les plus déplaisantes dit quelque part Gilson, sont celles qu'on commet au moment où on prétend corriger plus compétent que soi.

apparemment chère à Heidegger si l'on en croit le récit de son voyage en Grèce²¹, *qui est une cité pacifique par excellence*²².

Une stratégie pour refuser de lire et de comprendre est de taxer d'entrée de jeu un texte (ou une théorie) d'obscurité ou de confusion. Devant une demi-page au demeurant parfaitement limpide où Carl Schmitt distingue l'*agonal* et le *politique*, Faye fait la fine bouche : il n'y a pas « d'argumentation construite et claire », « l'apparence de l'érudition ne saurait masquer la carence de la pensée » (p. 267). *Circulez, il n'y a rien à lire*. Sartre avait élaboré dans ses années de jeunesse une « théorie » des émotions, charmante et désuète, dont l'essentiel était que l'homme ému, faute de pouvoir supprimer la réalité quand celle-ci lui fait obstacle, supprime sa perception de la réalité. Je ne sais trop ce que vaut cette théorie, mais il faut reconnaître qu'elle s'applique merveilleusement à Emmanuel Faye qui est, fondamentalement, un lecteur *ému* : quand il se trouve nez-à-nez devant un philosophème qui le dérange dans ses habitudes ou qui lui paraît incongru parce que contraire à la « vraie philosophie », il s'agite et fait tout pour ne pas pouvoir lire le texte en mettant dans celui-ci une inintelligibilité prétendue qui le dispense de chercher à comprendre²³. « Heidegger, s'indigne-t-il, ne pardonne (!) pas à Descartes d'être parti du *moi* et non du *soi* de l'homme (...). Derrière cette distinction philosophiquement peu claire entre le *moi* et le *soi* (...) Heidegger reproche à Descartes d'avoir pensé l'homme à partir de la conscience individuelle » (page 155, j'ai coupé les passages où Faye identifie de façon totalement arbitraire le « soi » à la communauté). En quoi la distinction entre *moi* et *soi* est-elle « philosophiquement » peu claire ? Elle ne peut l'être en tout cas que dans l'esprit de celui qui, pour en

²¹ Cf. *Séjours/Aufenthalte*, trad. François Vézin, Paris 1989, pages 17-19.

²² Cf. Seth Benardete, *The Bow and the Lyre, A Platonic Reading of the Odyssey*, 1997, page 46 : il n'y a pas de gardes sur les remparts .

²³ Agitation qui fait perdre à Emmanuel Faye jusqu'au sens de la syntaxe. Si François Fédier écrit que « le nihilisme, dont le nazisme reste le premier achèvement historique, n'est pas en soi criminel » (cité page 505), tout le monde comprend bien que le sujet de la phrase est « le nihilisme », *distinct* en tant que tel du nazisme qui est un de ses effets. Pas de syntaxe qui vaille pour notre censeur qui préfère la parataxe, associe « nazisme » et « n'est pas en soi criminel », de façon à faire endosser à Fédier l'idée très ambiguë selon laquelle le « fondement du nazisme » (sous-entendu : le nazisme lui-même) peut avoir des « possibilités positives ».

conjurer les effets, isole l'attaque heideggerienne contre le *cogito* de son motif *phénoménologique*, fait abstraction de la question du *monde* et méconnaît enfin l'essentiel, à savoir que Heidegger, loin d'avoir sottement « reproché » à Descartes de préférer le *moi* au *soi* (comme s'il s'agissait d'une question de goût !), a marqué que, dans la promotion du *cogito sum*, c'est le « sens d'être » du *sum* qui est laissé dans l'indétermination²⁴. Bref, Faye ne s'attaque à un énoncé qu'après l'avoir dépouillé de son enjeu proprement philosophique : où est l'intérêt ?

Où est l'intérêt en effet de publier un ouvrage sur un auteur qu'on n'a pas lu et qu'on ne veut pas lire – que ce soit d'ailleurs pour le faire monter au ciel ou pour le précipiter aux enfers ? Mystère. Le mieux qu'on puisse dire au sujet du livre de Faye, c'est qu'il fait perdre leur temps à ceux qui le lisent, à ceux qui l'encensent, à ceux qui, comme moi en ce moment, le réfutent. On a bien envie d'en rester là et, imitant Marcel Aymé qui aurait écrit un jour à Jouhandeau : « tant pis pour ceux qui n'aiment pas *Chaminadour* » (voilà au moins de l'excellente critique littéraire), de conclure au sujet de ceux que la lecture de Heidegger fait trembler : *tant pis* pour eux. Après tout, s'ils chérissent tant l'humanisme de l'« homme comme tel » (p. 507), les bons auteurs ne leur manqueront pas, comme par exemple Georges Duhamel, ou encore Antoine de Saint-Exupéry.

Sauf qu'il reste quelque chose à comprendre.

Le livre d'Emmanuel Faye ressemble terriblement à un exercice d'exorcisme ou de conjuration : il s'agit de se prouver à soi-même et de prouver aux autres, par le biais de la disqualification nazie, qu'*il n'y a pas de pensée de Heidegger*²⁵ et que la « vraie philosophie » n'est pas en danger. En ce sens, il relève d'un dispositif qui dépasse de loin la personnalité d'Emmanuel Faye et qui a été fort bien décrit par quelqu'un qui

²⁴ *Etre et temps*, §6.

²⁵ Et, par voie de conséquence, que tous ceux qui, en France, depuis 1945, ont intégré la lecture de Heidegger dans leur travail philosophique – Lévinas, Foucault, Derrida, Jean-Luc Nancy, Dominique Janicaud, Gérard Granel, Jean-Luc Marion, Emmanuel Martineau, Jean-François Courtine, Rémi Brague, etc..., pour les nommer, car Faye n'ose pas le faire, mais c'est bien eux qu'il vise aux pages 513-515 de son réquisitoire – doivent être considérés comme n'existant pas philosophiquement.

n'est pas heideggérien pour un sou – c'est pour cette raison que je me réfère à lui - mais qu'on comptera au nombre de ceux qui ont cherché, *sine ira et studio*, à comprendre la modernité, c'est-à-dire à rester libre par rapport à elle. Au chapitre 4 de sa *New Science of Politics*, Eric Voegelin écrit : « since gnosticism lives by the theoretical failures that were discussed in the preceding lecture, the *taboo on theory in the classical sense* is the ineluctable condition of its social expansion and survival. This has serious consequences with regard to the possibility of public debate in societies where Gnostic movements have achieved social influence sufficient to control the means of communication, educational institutions, etc.²⁶ ». Ces deux phrases caractérisent merveilleusement la situation qui est la nôtre : la théorie *au sens classique* (c'est-à-dire le regard rendu libre face à ce qui est, et non, au sens moderne, le fait de régler son compte à un morceau de réel à coups de « concepts ») est frappée d'interdit parce qu'elle ne nourrit aucun respect *a priori* pour le principe des principes de la modernité, soit l'affirmation d'une humanité *séparée*²⁷, déliée par la science de toute appartenance à la nature et au monde, ayant conjuré l'animalité et prétendant n'avoir plus rien à voir avec les dieux. À une nuance près (le mot « théorie » n'est pas heideggérien) le propos de Voegelin décrit fort bien la relation que des intellectuels de la famille de Faye entretiennent avec Heidegger, lequel écrivait précisément en 1945²⁸ : « La mise à l'écart dont je suis l'objet n'a au fond rien à voir avec le nazisme. On subodore dans la manière dont je pense quelque chose de gênant, sinon même d'inquiétant, dont on aimerait bien être débarrassé ». Ce « quelque chose » qu'on n'est pas près de lui pardonner, ce pourrait être fort bien d'avoir tout simplement été attentif

²⁶ *The new Science of Politics*, Chicago and London, 1987, p.140. Il existe une traduction française par les soins de Sylvie Courtine-Denamy (Le Seuil, 2000). On sait que Voegelin conçoit la modernité comme une résurgence du gnosticisme, c'est-à-dire une vaste entreprise d'arrachement de l'homme et de la société – déifiée - à la nature et au monde jugés foncièrement mauvais.

²⁷ « Il existe, par-dessus les classes et les nations, une volonté de l'espèce de se rendre maîtresse des choses, et quand un être humain s'envole en quelques heures d'un bout de la terre à l'autre, c'est toute la race humaine qui frémit d'orgueil et s'adore *comme distincte* parmi la création » (les italiques sont de moi) écrivait en 1927 l'un des esprits les plus étrangers à la pensée de Heidegger qu'on puisse imaginer, Julien Benda (*La trahison des clercs*, Paris, 1927 p. 246).

²⁸ Dans une lettre citée sans références par Bernard Sichère dans *Ligne de risque 1997-2005*, Paris, 2005, p. 160.

à ce qu'il appelle la *Grundstellung*²⁹ de l'homme moderne « au milieu de l' étant », ce qui est sous-jacent à sa promotion au rang de sujet, c'est-à-dire le *non-dit* de la modernité et peut-être même son *sacré*. S'il n'y a au fond rien de tragique dans la réalité de ce refus – la philosophie n'a jamais fait bon ménage avec la cité, et il est bien qu'il en soit ainsi -, il est remarquable, et caractéristique de notre époque, que la menace de censure vienne cette fois non des églises constituées, ni des tenants d'une tradition quelconque, mais d'esprits qui entendent parler au nom de la philosophie.

François Nebout

²⁹ Entre cent autres occurrences, *Grundbegriffe*, p. 17.